

DANIEL CROZES
La Gantière

roman



ROVERGUE

Présentation

Juin 1908. Alice est renvoyée des caves de Roquefort pour avoir participé à une grève. Un temps coupeuse de raisins dans le Midi, elle devient piqueuse de gants à Millau. Mais cette fille au caractère bien trempé ne se satisfait pas de son sort et part pour New York où se sont installés des gantiers millavois. Elle y rencontre un jeune coupeur de peau, Octave, tout aussi décidé qu'elle à sortir de sa condition. À leur retour à Millau, au printemps 1913, ils se marient et ouvrent un atelier : Octave taille les peaux, Alice dessine les modèles. Mais alors que la réussite leur semble promise, le déclenchement de la guerre anéantit leurs projets. Alice doit, seule et en charge d'enfants, assurer l'activité de l'atelier.

À travers la destinée d'Alice, c'est l'univers des gantiers que dépeint Daniel Crozes, depuis les chevalets à broder de la Belle Époque jusqu'aux défilés de mode des années 1990. Un métier marqué par les passions, où se côtoient couturières coquettes et coupeurs élégants, patrons aux idées sociales avancées et briseurs de grève.

Ce beau roman d'une vie est devenu un classique depuis sa parution en 1998, saluée par les prix Lucien-Gachon et Inter CE des Pays de Loire.

Journaliste, historien et romancier, **Daniel Crozes** est l'auteur de près de quarante ouvrages, tous publiés aux Éditions du Rouergue. Ses romans, toujours marqués par une rigoureuse trame historique et un important travail documentaire, lui ont attaché un large public.

© Éditions du Rouergue, 1997
www.lerouergue.com
ISBN : 978-2-8126-1311-1

DANIEL CROZES

La Gantière

roman

ROUERGUE

*Pour Léonie,
en souvenir d'un soir de Nouvel An.*

1

Des nuages noirs s'amoncelaient dans le ciel, poussés par un vent fort. Au loin, l'orage montait. L'air devenait chaud et étouffant ; les oiseaux volaient de plus en plus bas, s'agitaient, piaillaient ; la poussière tourbillonnait sur la route. Bientôt, n'y tenant plus, Alice s'arrêta au bord du chemin, sous un arbre, le long de la rivière. Elle déposa le baluchon, s'effondra dans l'herbe, enleva ses galoches pour masser ses pieds gonflés ; son cœur cognait dans la poitrine. Chassant à grand-peine les mouches qui piquaient ses joues, Alice épongea la sueur de son front au revers de la manche de son sarrau puis se laissa glisser vers les berges de la Sorgues où l'eau fraîche apaisa sa soif et les meurtrissures de ses pieds.

Ce matin-là de juin 1908, le train l'avait abandonnée sur le quai de la gare de Saint-Affrique au milieu d'une dizaine de voyageurs. Une fois partis les services de voiture, Alice s'était retrouvée seule dans la cour, réalisant ce qui l'attendait : rejoindre à pied la ferme du Pas, à une dizaine de kilomètres de la ville, et

affronter la colère du père après son renvoi des caves de Roquefort. Rassemblant ses forces et son courage, elle avait pris la route.

La veille, à la fin de sa journée, l'un des chefs d'exploitation des Caves l'avait appelée dans son bureau.

– Est-ce que mademoiselle Pelat finira par avoir le goût du travail ? lui avait-il assené d'un ton ironique, les pouces enfoncés dans les poches de son gilet tendu à craquer.

Cette attaque avait blessé son amour-propre. Les poings serrés, elle s'était rebiffée :

– Mais, monsieur, qu'est-ce que j'ai fait ? Je n'ai jamais quitté la cave avant l'heure.

Il avait tardé à répondre, allant et venant dans la pièce, les yeux fixés à ses chaussures, les mains croisées derrière le dos.

Sans se démonter, elle avait poursuivi :

– J'ai mal raclé les pains de fromage ? Je les ai mal salés ? Mal retournés ? Regardez mes mains, Monsieur !

Elle avait avancé vers lui ses paumes ouvertes, crevassées par le sel qui les avait blanchies avant d'attaquer la chair.

– Regardez-les, Monsieur ! avait-elle répété.

Alors, le sourire aux lèvres, sans prêter attention à ses mains, il avait lâché :

– Gréviste l'an dernier ! Gréviste cette année !

Puis il s'était emporté :

– Il faut être tire-au-flanc ou communiste pour voter la grève...

– Vous aviez promis de reprendre tout le monde, avait protesté Alice. Vous avez laissé des *cabanières* sur le carreau...

– Ce n'était pas ton cas, avait-il rétorqué sèchement. Je t'avais gardée parce que ta famille livre le lait chez nous depuis quarante ans... Tu n'avais pas à te mêler de cette affaire...

Décidée à se défendre jusqu'au bout, elle avait répliqué :

– Je fais de mon mieux... Le contremaître vous le dira...

– Peut-être, peut-être, avait-il dit, agacé. Mais j'ai des ordres. Il y a eu trop d'agitation dans cette maison. Elle a besoin de calme...

– Et mon père ? s'était-elle exclamée.

– Il peut s'estimer heureux que ta sœur conserve sa place. Il est vrai qu'elle ne te ressemble pas et qu'elle tient sa langue !

– Qu'est-ce qu'il fera de moi ?

– Il te casera à l'usine de tissus de Lapeyre ou dans une ferme. Ce n'est pas la besogne qui manque pour les filles de dix-huit ans !

Parce qu'il avait envie d'en finir, il lui avait remis son compte et l'avait accompagnée jusqu'à la porte du bureau, avant de glisser :

– Demain matin, tu trouveras bien un camion de la maison pour t'emmenner à la gare de Tournemire...

En apprenant la nouvelle, sa sœur Lucie avait fondu en larmes. Plus jeune de deux ans, elle n'avait pas l'assurance de son aînée et redoutait les « hommes à blouse », ces commis qui vérifiaient le travail des

cabanières au fond des caves. Aussi Alice la plaignait-elle d'avoir désormais à subir seule les contremaîtres le jour, et les sœurs à cornette le soir, au dortoir que le patron réservait aux filles de la campagne.

– Même si c'est dur, tu as de la chance de rester aux Caves ! lui avait-elle dit. Je ne sais pas ce qui m'attend avec le père...

– Tu t'en tireras toujours alors que moi...

– Si on te cherche, sors les griffes ! avait-elle conseillé.

– C'est facile à dire. Comment veux-tu résister aux patrons ? Tu as vu comment ils se sont débarrassés de toi...

– Même s'ils se sont vengés, je suis contente qu'ils aient plié le genou devant des femmes, l'an dernier !

– Je vais être très seule...

– Si je peux m'échapper un dimanche, je viendrai te voir...

Elle l'avait embrassée comme une mère, avait séché ses larmes.

Les premières gouttes de pluie, accompagnées d'un roulement de tonnerre, incitèrent Alice à écourter le bain de pieds. Elle reprit la route, allongea le pas lorsque l'orage suivit le cours de la rivière et fondit sur elle. Bientôt, l'eau dégouлина sur ses cheveux, glissa sur son sarrau, sa jupe et ses jambes, coula dans ses galoches. Alors, trempée jusqu'aux os, indifférente au danger qui la menaçait et au fracas de l'orage, elle courut malgré les cailloux et les ornières. Au bout de la route, le village apparut enfin, noyé sous l'averse.

Elle fonça vers la première maison : l'auberge. Les portes de l'écurie étaient ouvertes : elle s'y engouffra puis s'écroula dans un tas de paille sous le regard ahuri d'un palefrenier qui préparait les litières des chevaux.

Éberlué, le jeune homme appuya ses mains sur le manche de la fourche, siffla d'étonnement et s'exclama :

– On n'a pas idée d'être dehors avec ce temps !

Alice ne répondit pas. Exténuée, elle haletait encore, les yeux mi-clos comme pour mieux reprendre son souffle.

– T'es pas bavarde ! ajouta-t-il. Mais rien qu'à voir comment tu es attifée, tu dois venir des Caves !

Ce matin-là, imitant ses compagnes de dortoir, Alice avait enfilé machinalement sa tenue de *cabanière* et passé sa jupe courte qui ne descendait guère au-dessous du genou. D'ordinaire, un tablier long à bavette couvrait les jambes jusqu'à mi-mollet. Pour marcher plus librement, Alice l'avait plié et glissé dans le baluchon. Comme le palefrenier la reluquait, elle s'aperçut soudain que sa jupe était remontée jusqu'à mi-cuisse. L'idée qu'il se rinçait l'œil depuis un moment la rendit folle de rage. Elle se leva d'un bond, rajusta à la hâte ses vêtements que la pluie avait plaqués contre son corps, et sortit de l'écurie.

Au-dehors, l'orage avait cessé ; l'arc-en-ciel se détachait sur les nuages gris-blanc. Elle traversa le village tandis que s'égrenaient les notes de l'angélus. Deux kilomètres la séparaient encore de la ferme, bâtie à mi-pente au-dessus de Lapeyre en filant vers le col qui permet de rejoindre la vallée du Dourdou.

La pluie avait raviné le chemin, charrié des cailloux, creusé des trous. La fatigue pesait sur ses jambes ; le soleil rendit pénible la montée.

Le chien la renifla de loin et vint l'accueillir à l'entrée de la cour. Il frotta ses poils mouillés et sales contre ses jambes maculées de boue. Alice n'eut pas la force de le caresser. Déjà, la mère écartait le rideau de la fenêtre de la souillarde pour savoir qui s'aventurait à cette heure. Tandis qu'elle montait l'escalier de pierre, la voix du père tonna dans la cuisine :

– La garce ! Qu'est-ce qu'elle a encore fait ?

Son petit frère Léon lui sauta au cou, sa mère l'embrassa mais continua de débarrasser la table, son père ne bougea pas de place, replia son laguiole et se renfrogna.

Il fallut s'expliquer. La mère s'éclipsa à la souillarde pour laver la vaisselle. Le père tapa du poing sur la table et cria à se déchirer la gorge. Léon se réfugia dans les jupes de sa mère, qui craignait sa main large et lourde de paysan ; Grégoire Pelat menait bêtes et gens avec la même poigne.

Il déversa sur sa fille un déluge de reproches :

– T'avais pas compris l'an dernier ? Ça t'a pas suffi ? Je t'avais pourtant fait la leçon ! Si ça continue, tu nous mettras sur la paille. À qui j'irai vendre mes bidons si la laiterie ne les prend plus ? Je te le demande ? À qui ? Après tes couillonades, je vais passer pour un communiste au village ! Tu n'es qu'une garce ! Une fainéante !

Alice voulut répondre mais il l'arrêta d'un geste.

– Pas la peine ! dit-il après avoir lissé ses moustaches et passé la main dans ses cheveux. Tu me raconteras la même chose que l’an dernier : les bonnes sœurs qui t’obligent à réciter la prière le soir, les marchands de soupe qui te plaignent un croûton dans le bouillon, le chemin de croix entre les travées des caves pour retourner chaque roquefort, les bras qui te tombent à force de manipuler des tonnes de fromage... Tout ça, je le sais déjà ! Quand elle avait ton âge, ta mère travaillait aussi aux Caves et elle ne se plaignait pas. Elle revenait à pied de Roquefort alors que mademoiselle a pris le train pour Saint-Affrique !

Sur ces entrefaites, la mère revint à la cuisine avec une assiette de soupe fumante. Elle la déposa sur la table.

– C’est pour qui ? jeta le père.

– Pour Alice, bien sûr.

– Si elle veut manger, elle peut toujours revenir à la soupe des communistes !

À ces mots, Alice lança son baluchon dans un coin de la pièce et claqua la porte.

Alice dévala le chemin à toutes jambes. Parvenue à mi-pente, elle s’écroula près d’un chêne. Qu’allait-elle devenir ? Entrer à l’usine de tissus ? Elle n’en éprouvait aucune envie tant le patron exploitait les ouvrières et les payait mal. Aux ganteries de Millau ? Le travail lui plairait ; elle en avait toujours rêvé. Même si elle écrivait sur le champ à la grand-tante Noémie qui habitait Millau et cousait des gants pour Guibert, elle n’aurait sûrement pas de place avant des mois.

En attendant, le père ne la supporterait pas à la maison. Et si elle se présentait à l'auberge pour aider à la cuisine, faire la vaisselle et la lessive ? L'idée sembla lui convenir. Dans l'immédiat, pouvait-elle espérer mieux pour échapper à la poigne paternelle ?

Les flaques d'eau lui renvoyèrent l'image d'une sauvageonne. Elle eut un mouvement de recul, mouilla son mouchoir puis effaça la poussière, la sueur et les larmes qui barbouillaient son visage. Elle lava ses jambes, frotta ses galoches avec de l'herbe arrachée au bord du fossé. Ses doigts fins enlevèrent la paille piquée dans le tissu de sa jupe humide, et libérèrent de longs cheveux noirs qui tombèrent sur ses épaules. Un peigne entre les dents, l'autre dans sa main droite, elle les démêla avant de les relever à nouveau comme le lui avaient enseigné les *cabanières* coquettes.

Enfin, Alice se sentit présentable.

À cette heure, les clients s'étaient dispersés comme une volée de moineaux. Leurs chevaux reposés, ils avaient repris la route de Saint-Affrique ou du Larzac. Aussi ne trouva-t-elle à la cuisine que la patronne affairée devant la cheminée autour du chaudron d'eau bouillante. L'odeur de graisse réveilla son estomac qui gargouilla. Elle n'avait rien mangé depuis l'aube.

Au bruit des galoches sur les dalles de pierre, la patronne, que le village appelait la mère Graillon tant elle cuisinait gras, tourna la tête vers Alice et s'écria d'une grosse voix tout en manœuvrant la crémaillère :

– Tu es déjà revenue ? Tu n'es plus aux Caves ?

Elle dut raconter son infortune.

– Le père va me mener la vie dure...

– C'est vrai qu'il s'emballe vite ! tonna-t-elle, vidant une partie de l'eau chaude dans une bassine qu'elle déposa sur la table. Ça lui passera !

Elle partit d'un grand éclat de rire.

– Si je lui ramène quelques sous, il se calmera peut-être, reprit Alice. Je ferai n'importe quoi : la lessive, la vaisselle, les pluches, la bouillie des cochons...

La mère Graillon essuya les mains à son tablier bleu.

– Tu tombes bien ! Je n'ai personne depuis que la petite Flottes est partie à l'usine, après Pâques... Je ne m'en vois pas...

Le visage d'Alice s'éclaira.

– Vous me prendriez ?

– Il me faut quelqu'un à la cuisine le matin, répondit-elle. Mais je te préviens : ne t'attends pas à gagner des cents et des mille ! Tu mangeras avec nous à midi, tu t'en iras après la vaisselle. Pour la paie, on verra ça à la fin de l'été si les affaires ont marché.

Ces derniers mots freinèrent l'enthousiasme d'Alice qui pensait revenir au Pas en annonçant une somme à son père.

– C'est oui ? fit la mère Graillon.

Alice hocha la tête.

– Viens demain matin à huit heures, ajouta-t-elle.

Elle commença à laver des piles d'assiettes grasses et gluantes puis la regarda à nouveau :

– T'as des grenouilles dans le ventre ! T'as pas dîné ?

Alice baissa les yeux.

– Mange un morceau avant de remonter ! Il y a du pain dans le tiroir, du fromage de *toupin* dans le buffet... Sers-toi !

Sur un chateau, elle étala de la *rébarbe*, raclures de roquefort macérées dans l'eau-de-vie, qu'elle engloutit de bon appétit.

– Ça te redonnera des couleurs ! Tu es un peu pâlotte. Ça doit être la route...

Alice remercia et promit qu'elle serait à l'heure, le lendemain.

– J'espère bien ! insista la patronne.

Alors qu'elle s'apprêtait à quitter la cuisine, elle la rappela :

– Tu mettras autre chose que cette jupe de *cabanière* sinon les garçons de la maison vont te courir après ! Moi, à mon âge, je ne risque rien mais toi...

La mère Graillon éclata de rire : ses allures hommasses et ses poils au menton n'attiraient pas les jeunes.

– Mais toi, tu leur plairais sûrement...

Avant de reprendre le chemin du Pas, elle éprouva le besoin de flâner le long de la Sorgues, de s'asseoir au pied d'un saule et de respirer les odeurs fortes de la rivière aux eaux troublées par l'averse, mêlant les senteurs du sureau et du buis. Peu à peu, l'étreinte qui comprimait sa poitrine se desserra. Le calme revint sur son visage. Lorsqu'une brise légère caressa ses joues, elle s'étira, ramena ses genoux sous le menton, se laissa envahir par le bien-être et s'endormit.

Quand Alice rentra à la ferme, vers six heures, le père parquait les bêtes en vue de séparer les brebis des

agnelles et des chèvres pour la traite. La mère, femme douce et fluette, qui paraissait flotter au vent dans sa jupe noire et sa chemise de toile ample, avait suivi le troupeau une partie de l'après-midi à travers les pâturages qui s'étendaient jusqu'au sommet du Col. Justine venait de s'asseoir sur la première marche de l'escalier menant au *balet** et de lâcher son bâton ; elle sortit un mouchoir, épongea la sueur de son front et de son cou. Alice se précipita vers sa mère :

– Tu veux boire ?

– Descends assez d'eau pour tous, soupira-t-elle en enlevant le chapeau de paille qui cachait des cheveux grisonnants. C'était du feu cet après-midi... Ça pourrait claquer cette nuit...

Son frère se trouvait déjà à la souillarde en train d'étancher sa soif à l'aide de la casserole de cuivre qui servait à puiser dans la réserve. Ce diabolotin de cinq ans avait grimpé sur une chaise pour atteindre la fontaine.

– Tu vas dégringoler, malheureux ! dit-elle en le voyant.

Pour toute réponse, il tomba dans ses bras et mouilla ses joues de larmes :

– Tu voulais pas revenir ?

Elle haussa les épaules, remplit la cruche, chercha la bouteille d'eau-de-vie de menthe qu'elle dénicha tout en haut du buffet hors de portée du gamin, en mélangea quelques gouttes à l'eau fraîche et se dépêcha de rejoindre la cour.

* *Balet* : balcon de la maison, protégé par un auvent.

Chacun but à la régalaide.

– Père, il fallait que je vous dise...

– Tout à l'heure, rétorqua-t-il en rajustant ses bretelles. C'est le moment de traire maintenant. Tu aideras ta mère ; elle ira plus vite.

Les femmes montèrent se changer. Alice enfila une chemise de toile grise, passa un vieux pantalon de son père au velours fané et rapiécé, chaussa des galoches montantes. Quant à Justine, elle reprit ses habits du matin imprégnés de suint puis décrocha à la voûte en pierre de la cave les tabliers de toile qui protégeaient les vêtements d'une « pissade » subite des brebis.

Devant la bergerie, tournant le dos aux portes grandes ouvertes qui laissaient le passage aux brebis, Alice s'installa sur son siège de bois à trois pieds, au cul des bêtes, et commença à tirer sur les mamelles. Gauche car elle n'avait pas trait depuis son départ pour les Caves, voici quatre ans, elle s'attira les coups de pied de quelques mères récalcitrantes. Lorsqu'elle eut retrouvé les bons gestes, des crampes aux bras et aux mollets l'incommodèrent : elle grimaça de douleur. Aussi accueillit-elle avec soulagement la sortie de la dernière brebis.

Justine l'entraîna dans la cave fraîche pour filtrer le lait.

– Allons nous occuper du souper, dit-elle ensuite à mi-voix.

À la ferme du Pas, l'été n'accordait pas un seul instant de répit. Alice se demandait comment sa mère, si frêle, pouvait résister au labeur de ces journées harassantes.

Pendant le repas, après les blettes à la tomate, elle osa briser le silence dans lequel chacun s'était enfermé dès que la soupe au lard avait fumé dans l'assiette. S'armant de courage, profitant de la pénombre qui envahissait la cuisine, elle avoua à son père :

– La mère Graillon a besoin de quelqu'un à l'auberge... J'irai lui donner la main tous les jours...

– Tu aurais pu m'en parler, grogna Grégoire.

– Je commence à huit heures, poursuivit-elle.

– Huit heures ? reprit-il en mâchonnant un bout de fromage sec. Tu descendras après la traite... Comme ça, tu nous avanceras.

Puis, pointant la lame de son laguiole vers elle :

– Tu ramèneras combien ?

Elle ne savait que répondre, pour ne pas s'attirer ses foudres.

– Combien ? répéta-t-il en refermant sèchement son couteau.

– Elle me dira à la fin de l'été...

– Si tu m'avais laissé faire, on se serait entendu sur un bon prix. Maintenant c'est fichu... Faudra se débrouiller pour qu'elle crache ses sous. Si elle te roule, elle s'en mordra les doigts !

Elle dormait d'un profond sommeil lorsqu'il frappa à la porte de sa chambre, au chant du coq.

– Debout là-dedans ! cria-t-il. C'est l'heure.

Les yeux lourds de fatigue, le visage chiffonné par une nuit trop courte, elle enfila sa tenue d'écurie, embrassa sa mère à la cuisine qui lui tendit une tartine de *rébarbe*.

– Dépêchons-nous...

À pas mesurés pour avoir le temps de manger pain et fromage sans s'étouffer, Alice rejoignit la cour. La bergerie retentissait déjà des jurons du père.

À peine finie la traite, elle courut se laver les bras, les mains et le visage à la cuve des bêtes. À la cuisine, la soupe mijotait dans la marmite au-dessus du feu. Elle en remplit une assiette garnie de croûtons qui s'imbibèrent de bouillon tandis qu'elle se changeait. Ce premier repas avalé debout, près de la table, Alice quitta la maison.

Sa mère, qui sortait de la cave, la croisa au bas de l'escalier.

– Tu ne te coiffes pas ?

Justine prit deux peignes dans ses cheveux.

– Penses-y en chemin ! glissa-t-elle. Mais ne traîne pas trop : le *campanier* vient de sonner pour la messe de huit heures.

Sur le seuil de l'écurie, tandis qu'il attelait le mulet à la charrette afin de livrer les bidons de lait au village, son père ajouta :

– Tu remplaceras ta mère aux brebis quand tu rentreras...

Enfin seule sur le chemin poussiéreux, Alice poussa un soupir. Quand cessera-t-on de régenter sa vie sans qu'elle puisse répondre ?

Avec sa jupe longue et claire, son caraco bleu marine serré à la taille, qui soulignait le mouvement gracieux des hanches, la jeune *cabanière* paraissait plus que son âge. Ses yeux vairons – noir et bleu –, ses rires, son entrain avaient conquis ses compagnes de travail aux

Caves mais plus encore les garçons qui courtoisaient les *cabanières* lorsqu'elles s'égaillaient en groupes dans les rues de Roquefort. L'un d'eux lui avait donné rendez-vous un dimanche de printemps dans le bois qui accueillait de galantes rencontres face au cimetière du bourg ; elle ne s'y était pas rendue, refusant de se rouler dans l'herbe avec le premier venu, fût-il séduisant.

Lorsqu'elle entra à l'auberge, l'horloge du clocher égrenait huit coups. Du fond de la cuisine, le père Graillon s'écria :

– Voilà notre Alice ! Les *cabanières* sont toujours à l'heure !

Attablé en compagnie du garçon d'écurie – le grand échalas de la veille –, il engloutissait une assiettée de soupe pendant que la mère Graillon déversait sur la table une montagne de légumes.

– Tu t'es rudement bien harnachée ! siffla le pale-frenier. T'étais pas si fière, hier !

– Tu trouveras un couteau dans le tiroir, coupa la patronne. Et le tablier accroché à la porte...

Alice commença à peler les pommes de terre.

Les hommes mêlèrent au bouillon une copieuse rasade de vin et firent chabrot. Comme ils profitaient de la présence d'Alice pour plaisanter grassement et s'incruster, la mère Graillon les chassa :

– Assez de bêtises ! Il y a du travail aux écuries !

Alice besogna sans relâche jusqu'à midi, éplucha les légumes de la soupe et du ragoût, charria des seaux d'eau entre la pompe de la cour et les fontaines de la soullarde, remplit les cruchons de grès à la cave, balaya les dalles, mit le couvert. L'auberge s'anima peu après

l'angélus. Le père Graillon fit alors irruption en cuisine pour claironner d'une voix joyeuse :

– Vous aurez du monde : les charretiers de Saint-Maurice et de La Tour viennent d'arriver. Ils sont au moins une dizaine !

À la tête d'une théorie de mules et de mulets, les voituriers de ces deux villages de la vallée livraient aux caves de Roquefort les paniers d'osier qui servaient à expédier les fromages.

– Méfie-toi d'eux quand tu passeras entre les tables, souffla la patronne à Alice. Les rougeauds aiment bien pincer les fesses des filles après avoir vidé quelques cruches de vin...

– Il faut que je serve les gens ? s'étonna Alice qui plissa le front avant de s'arrêter de manger. Vous ne m'aviez pas dit !

– Hier, tu aurais fait n'importe quoi ! jubila-t-elle.

Alice enrageait, furieuse contre elle-même et la mère Graillon.

– S'ils me touchent, ils prendront une gifle ! prévint-elle.

– Ne t'y amuse pas ! Ils ne mettraient plus les pieds chez nous... Et toi non plus !

Elle refoula sa colère.

L'un des rougeauds la reconnut : il l'avait croisée sur les quais de chargement juste après son renvoi. Lorsque son voisin de table débita des propos salaces et voulut la peloter, il stoppa le manège. Refroidis, les charretiers ne cherchèrent pas à l'importuner.

Elle quitta l'auberge un peu avant trois heures et se reposa au bord de la Sorgues avant de monter au

Pas. Pieds nus, assise sur l'herbe, Alice rêvassa, se laissa éblouir par le soleil qui scintillait à la surface de l'eau, guetta le passage d'une truite dans le courant, la regarda glisser entre les pierres noires et disparaître, se mouilla les chevilles pour déposer une feuille de peuplier que la rivière entraînerait jusqu'à l'océan.

Puis, bravant la chaleur, elle grimpa au Col rejoindre sa mère. Installée sous un arbre, Justine ravaudait des bas de laine tandis que le chien sommeillait près d'elle.

– Tu es venue sans chapeau ? s'écria-t-elle. On ne sort jamais « en cheveux » avec ce temps ! Regarde les brebis : elles *tchourent** tellement il fait chaud.

Les bêtes se tenaient agglutinées à une ombre et ne brouaient plus. Paralysées par la fournaise.

À peine avaient-elles échangé quelques mots qu'Alice essaya son chapeau de paille.

– Il me va bien ! dit-elle d'humeur joyeuse. Je le garde !

– Reste tranquille ! gronda sa mère qui posa l'aiguille. Méfie-toi du soleil : ça te jouera un tour... Tu as passé trop de temps dans les caves...

La jeune *cabanière* haussa les épaules.

– Je ne risque rien !

Justine secoua la tête et reprit son ravaudage. L'instant d'après, levant les yeux vers le Col, elle ne distingua qu'une silhouette sur la crête. De colère, elle plissa le front.

– Mais qu'est-ce qu'elle y trouve là-haut ?

* *Tchourent* : se reposer à l'ombre aux heures chaudes de la journée.

Grégoire interdisait aux enfants de grimper au sommet du Col. Le grand-père n'y avait-il pas été foudroyé, un soir d'orage, alors qu'il cherchait une bête égarée ? Ce lieu hérissé de trois arbres au tronc rongé par le feu du ciel, battu par le vent et les tempêtes en hiver, ravagé par la grêle en été, n'attirait que le malheur.

– Si le père l'apprend...

Alice aimait le Col parce qu'il offrait une large vue sur le rougier et la vallée du Dourdou. Un pays différent se déroulait devant elle, plus sauvage, à la végétation rase, qui mêlait à l'azur le cuivre de la terre, le vert pâle des pâturages et le vert cru des bosquets. Le regard noyé dans la brume du lointain, elle poursuivait ses rêves, caressant l'espoir de distinguer le moutonnement de la mer sur la ligne d'horizon. Lorsqu'elle révisait ses leçons de géographie pour le certificat d'études, le maître répétait que la Méditerranée venait s'échouer à quatre-vingts kilomètres seulement de la place du village. « Est-ce que tu te rends compte ? disait-il, un doigt sur la carte de France. Nous sommes plus proches de la mer que de la préfecture de Rodez ! » Depuis ce jour, elle ne pensait qu'à voir la mer.

Le dimanche suivant, à la sortie de l'auberge, Alice rendit visite à son ancienne maîtresse. À cette heure-là, les femmes assistaient aux vêpres et les hommes succombaient aux délices de la sieste. Aussi évita-t-elle les questions indiscretes des commères.

Installée à l'ombre d'un marronnier de la cour des filles, près de l'entrée de la salle de classe, Hortense

Ravaille lisait un roman de George Sand. Dans les branches hautes de l'arbre, les oiseaux piaillaient tandis que les abeilles butinaient les grappes de fleurs de la glycine accrochée à la façade.

Le cliquetis du fer de ses galoches sur les cailloux de la route fit sursauter la maîtresse. Absorbée par sa lecture, le dos tourné au village, elle ne l'avait pas vue arriver. Aussitôt elle ferma le livre et s'exclama :

– Je pensais que tu m'avais oubliée !

Alice bredouilla des excuses :

– Depuis que je suis revenue, je n'ai pas eu le temps...

La maîtresse se leva pour l'embrasser, l'invita à s'asseoir.

– C'est que... Ma mère est à l'église et les brebis m'attendent là-haut...

– Si ton père se fâche, je lui dirai deux mots !

Hortense Ravaille enleva sa blouse noire, maculée de craie, qui dévoila une robe lilas aux manches bouffantes.

– Je viens de préparer le tableau pour demain.

C'était une belle femme qui coiffait ses cheveux en chignon les jours de classe et les nattait le dimanche. Rien n'altérait sa bonne humeur, pas même les étourderies de ses élèves.

Alice ne put lui cacher sa mésaventure aux Caves.

– Je sais, je sais ! soupira-t-elle. Si ton père m'avait écoutée le soir où tu t'es classée cinquième du canton au certificat d'études, tu aurais suivi Léa à l'école supérieure et tu serais maintenant à l'École normale. Mais il n'avait qu'une idée en tête : t'envoyer aux

Caves pour que tu ramènes de l'argent ! Si les patrons avaient embauché les *cabanières* à douze ans et sans le certificat, tu n'aurais pas passé l'examen... Ton père répétait que tu en saurais toujours assez pour traire les brebis. Quel gâchis ! Ce n'est pas une vie de croupir aux Caves ou dans la souillarde de la mère Graillon quand on peut mieux faire. Tu te souviens que tu avais surclassé Léa au certificat ! Tu te serais débrouillée aussi bien...

Sa fille se maintenait parmi les cinq premières de sa promotion à l'École normale de Rodez.

– Léa revient à la fin du mois de juillet. Elle sera contente de te revoir...

Comme Alice ne répondait pas, la maîtresse s'écria :

– Tu me caches quelque chose !

Alice se décida à parler :

– Vous pourriez me prêter du papier et de l'encre ?

– Tu veux envoyer une lettre ?

Elle hocha la tête.

– Tu n'oses pas m'avouer que tu as un amoureux ! triompha-t-elle, les yeux brillant de curiosité.

Alice sourit, amusée.

– C'est pour écrire à la tante Noémie, de Millau. Elle coud des gants. Peut-être qu'elle me trouvera une place à l'usine pour la fin de l'été ou le début de l'automne. Je n'ai pas envie de moisir plus longtemps chez la mère Graillon...

Madame Ravaille l'approuva.

– Profites-en tant que nous sommes seules : monsieur Ravaille ne tardera pas à rentrer de la pêche.

– Si vous pouviez m’avancer l’enveloppe et le timbre... Je vous rembourserai dimanche prochain...

– Me rembourser un timbre à cinq centimes ? fit-elle en éclatant de rire. En voilà une idée !

Elle la suivit dans la classe des filles qui sentait bon la craie, les livres, le papier et l’encre. La maîtresse l’installa au bureau, vérifia le contenu de l’encrier, lui donna deux grandes feuilles.

– Pendant ce temps, je vais chercher de la fouace et du café...

Les prunelles d’Alice pétillèrent de plaisir.

– Du bon café ! précisa-t-elle.

Si Alice avait osé, elle lui aurait sauté au cou : la mère Graillon ne servait que de la lavasse, sa mère du café d’orge mélangé à de la chicorée.

Dans sa tête, depuis trois jours, tout en gardant le troupeau ou en lavant la vaisselle de l’auberge, la lettre s’écrivait phrase après phrase. Il ne restait plus qu’à tremper la plume dans l’encre.

Sur le seuil, madame Ravaille se retourna :

– Prends ton temps ! Il n’est que trois heures et demie.

La pointe d’acier crissait déjà sur le papier.

2

L'été s'écoula dans l'attente d'une réponse. Dès la Saint-Jean, une semaine après l'envoi de la lettre, Alice compta les jours. À la Saint-Jacques, elle commença à perdre patience, à soupçonner le père d'avoir ouvert l'enveloppe et de l'empêcher de partir à Millau. Aussi interrogea-t-elle le facteur qui buvait chaque matin un verre à l'auberge, en déposant le journal.

– La lettre s'est peut-être égarée...

– Chez nous, rien ne se perd, mademoiselle ! rétorqua-t-il, piqué dans sa fierté de fonctionnaire. S'il y avait eu du courrier pour toi, je le saurais... Je ne suis pas revenu au Pas depuis que j'ai remis à ton père l'avis des Contributions. C'était... Voyons, voyons...

Il se gratta les cheveux avant de lancer :

– À Pentecôte...

Convaincue par ses explications, Alice imagina des raisons à ce retard : une maladie de la tante Noémie, un surcroît de travail à la ganterie, l'absence du patron.

Au 15 août, quand les Pelat cessèrent de traire le troupeau, elle attendait encore. Ce silence l'exaspéra.

Au fur et à mesure que les jours défilèrent, l'espoir s'amenuisa. À l'image du temps capricieux des lendemains de l'Assomption, Alice devint d'humeur maussade et se plaignit de la grossièreté des clients de l'auberge, des accès de colère du patron, de la chaleur orageuse, du comportement des bêtes. Les brebis échappaient à la vigilance du chien pour brouter l'herbe des prés voisins tandis que les deux béliers se battaient et se disputaient les femelles. Le soir, lorsque les mâles rentraient en piteux état, la tête en sang, le père s'emportait. Elle en pleurait de rage avant de s'endormir.

Puis, un matin de la fin du mois d'août, le facteur glissa lors de son passage à l'auberge :

– Je monte au Pas : j'ai une lettre pour ton père.

Son visage s'éclaira, son cœur se mit à battre fort.

– Elle vient de Millau ?

Il fouillait dans sa sacoche quand le père Graillon entra :

– Encore dans les jupes de la bonne ?

Le facteur avala son verre d'un trait et sortit sans un mot.

De retour à la ferme, le père lui annonça :

– Tu pars aux vendanges avec la tante de Saint-Affrique.

Cette nouvelle l'abasourdit :

– Je ne peux pas laisser tomber la mère Graillon...

– Elle ne t'a pas donné un sou en deux mois et demi de travail ! Tu perds ton temps à rester chez elle ; tu gagneras plus à couper du raisin... Ta tante a pris les billets pour le train de dimanche...

Ce soir-là, après avoir parqué les brebis dans le pré attenant à la bergerie, Alice courut à l'école, enleva ses galoches au bas de l'escalier, grimpa les marches quatre à quatre et entra comme une trombe dans la cuisine.

– Elle ne m'a pas répondu, débita-t-elle essoufflée. Il faut que je lui écrive une autre lettre avant d'aller aux vendanges.

Les maîtres terminaient leur repas. Monsieur Ravaille dégustait une pêche de vigne ; il s'arrêta de manger, regarda sa femme puis se tourna vers Alice.

– Que se passe-t-il ?

– Rien de grave, dit la maîtresse en entraînant Alice vers le palier.

Parvenue à la dernière marche, une main sur la poignée de la porte qui donnait accès à sa classe, elle ajouta :

– Tu descendras une pêche pour la petite...

Alice traversa la salle à grands pas, prit place au bureau, se mit en quête d'une feuille.

– Un peu de patience, gronda madame Ravaille.

– Depuis que j'attends...

– Dans le pays, tu n'es pas la seule à vouloir coudre des gants. Les patrons reçoivent beaucoup de demandes. Ta tante n'a pas eu de réponse de l'usine, sinon elle t'aurait écrit... Fais-lui confiance ! Elle finira bien par t'envoyer un mot.

Ces mots la rassurèrent. En chemin, elle chantonna.

La veille du départ, tandis qu'Alice préparait le baluchon, sa mère entassa dans un sac de toile des *pérails* de chèvre secs, des fèves, des pommes de terre, de la saucisse.

– Tout ça pour le voyage ? s'exclama-t-elle.

– Chacun amène des provisions, expliqua Justine.

Dans une équipe, tout est mis au pot commun. On tire de là matin, midi et soir jusqu'à la fin des vendanges... Ta tante nous a envoyé une liste de ce qu'il te faut porter. C'est elle qui fera la cuisine...

– Le patron ne nourrit pas les ouvriers ?

– Il paie davantage s'il ne fournit que le pain, le vin et un peu de paille à la grange pour dormir.

Comme Alice paraissait étonnée, Justine raconta ses débuts de coupeuse :

– J'avais huit ans la première fois que ma mère m'a emmenée à Servian ramasser les raisins chez le vicomte de Saint-Pierre aux Pins. J'ai bien failli me couper les doigts avec le sécateur ! J'y suis revenue chaque année jusqu'à ta naissance... C'est dur mais tu t'y feras assez vite quand tu auras pris le rythme de la meneuse. Ne laisse aucune grappe derrière toi sinon tu seras mise à l'amende. Et n'en mange pas trop si tu ne veux pas rester dans la paille à te tenir le ventre !

À l'aube, Grégoire hissa les sacs sur la charrette et la conduisit à Saint-Affrique. Il ne se dérida qu'à l'approche de la gare :

– Qui sait si l'oncle sera là ? J'irais bien boire une chopine !

Les quais grouillaient de voyageurs encombrés de paquets et de bonbonnes. Les hommes devisaient par petits groupes sans se soucier des enfants, impatients de monter sur le marchepied de la voiture, qui trompaient le temps en organisant des jeux de barre à l'intérieur de la gare. Les femmes, coiffées de grands

chapeaux de paille, s'égosillaient et tentaient de rassembler leur progéniture.

Grégoire retrouva sans peine l'oncle Victor qui surveillait le tas de victuailles collectées par sa femme. Dès qu'ils repérèrent Alice, les cousins Jeanne et Firmin accoururent pour lui sauter au cou.

– On est content que tu viennes avec nous ! s'écrièrent-ils. On ne te voit jamais !

– Que tu as changé ! avoua Alice à sa cousine.

Elle conservait le souvenir d'une fillette inconsolable à l'enterrement de leur grand-mère, quatre ans plus tôt.

– J'ai quatorze ans ! claironna-t-elle, gonflant la poitrine. Ma mère me prend aux vendanges depuis l'an dernier... Je sais me débrouiller, je te montrerai comment on coupe le raisin...

Alice la remercia.

Plus jeune de deux ans et plus espiègle, le béret enfoncé jusqu'aux oreilles, Firmin ajouta :

– Et moi je te choisirai les raisins pour que tu n'attrapes pas la colique !

Elle éclata de rire, heureuse de les savoir tous deux à ses côtés car elle n'aimait guère leur mère, femme boulotte qui parlait sec.

Grégoire chercha sa belle-sœur, l'aperçut enfin qui se démenait comme un beau diable au milieu des hommes.

– Il manque toujours quelque chose, ronchonna l'oncle Victor, le mégot au coin des lèvres. Un porteur a oublié les oignons ; un autre n'a pas amené assez de roquefort.

– Ta patronne part pour six mois ! plaisanta-t-il.

– Cette année, elle a embauché six coupeuses et trois porteurs en plus des enfants. Ça mange plus que des nêfles !

Berthe revint vers eux, les joues en feu d'avoir haussé le ton.

– Ils ont toujours raison ! marmonna-t-elle. Mais il faudra qu'ils filent doux dans les vignes.

La machine manœuvra pour accrocher le chapelet de wagons rangés à quai. Tenant d'une main le bas de ses jupes, la tante se précipita vers les voitures.

– Dépêchons-nous ! tonna-t-elle. Il y a tellement de monde !

Puis, s'adressant aux hommes :

– Occupez-vous des sacs au lieu de rester plantés comme des statues !

Alice embrassa son père qui la menaça :

– La tante t'aura à l'œil. Pas la peine de faire la forte tête !

Elle haussa les épaules et monta dans une voiture de 3^e classe où Jeanne lui avait réservé une place à ses côtés près de la vitre. Tassée dans l'angle de la banquette de bois verni, Alice laissa ses cousins se pencher à la fenêtre, agiter leur mouchoir blanc, crier à tue-tête « au revoir » à la famille.

Le voyage dura cinq heures, entrecoupé d'interminables arrêts à Tournemire où les vendangeurs attendirent l'arrivée de l'express Paris-Béziers, et à Bédarieux où les rejoignit le train de Mazamet. Après Faugères, le paysage changea et la plaine s'élargit.

Peu à peu, la voie ferrée sembla surnager au milieu d'une vaste étendue de vignes tandis que l'air charriait des odeurs mêlées de soufre et de bouillie bordelaise. À chaque gare, Alice collait son nez à la vitre sale pour s'entendre répéter :

– On ne descend pas encore.

À Magalas, reconnaissant la gare envahie de wagons chargés de foudres, la tante se leva d'un bond :

– C'est la prochaine. Prépare-toi !

L'express les déposa à Espondeilhan, en rase campagne mais au plus proche des Pins. Un homme d'une cinquantaine d'années se tenait sur le quai, portant la barbichette, coiffé d'un feutre noir et vêtu d'une chemise blanche, les mains aux poches, une pipe à la bouche. C'était le régisseur. Il salua Berthe, pressa le mouvement :

– Vite ! Vite ! Les chevaux crèvent de chaud. Ils ont soif !

Les vendangeurs avaient aussi les lèvres et le gosier secs. L'air était si lourd qu'ils transpirèrent à grosses gouttes pour transporter les paquets jusqu'aux charrettes.

Une heure plus tard, par une longue allée de pins parasols, les attelages franchissaient l'entrée de la cour. Alice pensait découvrir, dominant les communs par sa taille et son élégance, un château à tours rondes coiffées d'ardoises bleues qui fût digne d'un vicomte, à l'instar de ce castel aperçu avant Magalas ; la maison au toit de tuiles rouges où la famille des Pins résidait durant les vendanges, quittant son hôtel particulier de Narbonne, la déçut malgré sa belle façade blanche et

son perron fleuri de roses. Derrière une fenêtre, une fillette les regarda passer.

Les chevaux s'arrêtèrent à l'ombre d'un arbre, entre la maison du *ramonet** et les écuries. Avant que les vendangeurs n'aient eu le temps de réunir leurs affaires, le régisseur lança d'une voix forte :

– Les hommes à la grange, les femmes à la remise !

Puis il sortit la montre du gousset et jeta d'un ton sec :

– Tout le monde dans les vignes à six heures ; on vous placera pour demain matin.

Les valets menèrent les bêtes à l'abreuvoir. Alice leur emboîta le pas, se faufila entre les juments dont la robe acajou ruisselait de sueur, s'aspergea le visage et but au creux des mains.

L'un des palefreniers railla ses manières :

– Il n'y a que les *gavatchs*** pour se rincer la dalle à la cuve des chevaux ! Pire que des sauvages !... La prochaine fois, tu iras à la pompe comme les mangeurs de fayots de ton foutu pays... Je ne te veux pas dans mes pattes !

Sa soif apaisée, Alice leva la tête et se redressa fièrement. Elle se sentit blessée dans son amour-propre. Pourtant, sa mère l'avait prévenue : « Dans le Midi, nous sommes des *gavatchs*, des crève-la-faim... Bien contents d'y trouver un peu de travail et de ramener quelques sous. Tant pis si on en souffre... » Ce blanc-bec venait de la traiter avec un tel mépris qu'Alice

* *Ramonet* : contremaître du domaine.

** *Gavatch* : nom injurieux donné aux journaliers de l'Aveyron et de la Lozère qui allaient travailler dans le bas Languedoc.

refusa de courber l'échine et l'obligea à baisser les yeux. Les mains agrippées à l'abreuvoir de pierre, l'homme rougit puis tourna les talons lorsque la jument recula pour rentrer à l'écurie.

Satisfaite, Alice s'essuya le menton avec un mouchoir, traversa la cour et se dirigea vers la remise où Jeanne l'attendait, occupée à bourrer de paille une enveloppe de coussin.

– Tu dormiras entre maman et moi, décida-t-elle. Voilà ton lit...

Les reins endoloris par les cahots du chemin, elle s'écroula sur le tas de paille, bientôt rappelée à l'ordre par Berthe :

– Dis donc, ma belle ! Faudrait nous aider à tout installer avant six heures si tu veux manger ce soir...

Un cocorico salua la fin de la phrase.

– Ils nous ont mis au poulailler ? s'offusqua Alice.

– Que tu es bête ! L'un des porteurs a amené un coq dans une corbeille d'osier. Je le tuerai demain... Déballe-moi ce fourbi pour que je puisse le ranger...

Tandis qu'elle ouvrait les portes d'un buffet long et massif, Alice et Jeanne tirèrent les provisions des sacs difformes.

– Pourvu qu'il y en ait assez pour tenir trois semaines ! soupira-t-elle après avoir refermé les portes et enlevé la clé. Nous serons douze à table chaque jour !

Berthe les entraîna toutes deux à la cuisine ou ce qui en tenait lieu : un appentis de planches appuyé à un pignon des chais. Sur le sol de terre battue, encombré de fagots de bois et de seaux en cuivre, d'un

chaudron et de vieilles casseroles, trônait un fourneau près duquel sommeillait un chien.

– C’est ta cuisine ? fit Alice, pouffant de rire. Le vicomte aurait pu te trouver mieux que le hangar de la bouillie des cochons !

Le sang de Berthe ne fit qu’un tour :

– Imbécile ! Tu te crois à l’hôtel ? Ici on vit pas dans le luxe : une pompe et un baquet dans la cour, un cabinet à l’écurie... Ça suffit pour ne pas se laisser manger par la crasse !

Alice ne put s’empêcher de sourire. Il lui semblait entendre les cabanières qui refusaient la grève.

Le domaine s’agita à la pointe du jour : hennissements et coups de sabot des bêtes à l’écurie, jurons des domestiques, fous rires des filles devant la pompe. Dans la cour illuminée de lueurs roses, les hommes chargèrent les *comportes** sur les fardiers, longs plateaux à deux roues que les palefreniers venaient d’atteler aux chevaux placés en flèche deux par deux. La *colle*** de Berthe se rassembla à la remise pour le casse-croûte : jambon, fromage et pain, deux ou trois verres de rouge pour les hommes, du vin coupé d’eau pour les femmes et les enfants.

Puis Berthe distribua les seaux et les sécateurs :

– Méfiez-vous des ciseaux : ils coupent autant que des rasoirs !

Le régisseur arriva à sept heures, peu après un groupe de filles et de garçons du village voisin, répéta

* *Comporte* : récipient en bois, muni de poignées, qui a la forme d’une demi-barrique et dans lequel les porteurs vident les hottes.

** *Colle* : équipe de journaliers ou de saisonniers.

les recommandations, prit à part le *ramonet*, lui transmit les ordres pour la journée, ouvrit la marche vers les vignes et s'arrêta à quelques centaines de mètres du château. Au hasard des rangées, il grappilla des grains de raisin qu'il croqua lentement, avant de hocher la tête. La meneuse veilla à ce que chacun retrouvât sa place, puis guetta le signal.

Les premières grappes tombèrent dans les seaux alors que les porteurs déchargeaient les *comportes* entre les ceps. La peau des raisins, mouillée de rosée, était tendue à craquer. Alice ne résista pas à l'envie de les goûter.

Ils étaient frais, juteux, tendres.

– Ne traîne pas ! chuchota Jeanne qui l'observait depuis le rang voisin. Sinon tu auras le *ramonet* sur les talons...

– Encore un ! Ils sont tellement bons.

Alice porta à la bouche un grain aussi gros qu'une cerise, puis ses ciseaux cliquetèrent.

Bientôt des rires et des chants troublèrent la quiétude du matin. La vigne se mit à bruire des allées et venues entre les ceps et les *comportes* où les vendeurs vidaient les seaux, à retentir de cris joyeux et de plaisanteries lancées par les hommes à l'adresse des filles lorsqu'ils écrasaient le raisin, de semonces jetées aux retardataires.

Alice éprouva des difficultés à suivre le train d'enfer imposé par la meneuse, une jeune femme de Saint-Affrique, grande et maigre, qui cherchait à s'attirer les compliments du régisseur. De temps à autre, elle se redressait et massait ses reins. À la fin de la matinée,

les mains gonflées et douloureuses, se tenant le dos, elle marchait à demi courbée comme une paysanne usée par le travail. En nage sous un soleil qui transperçait les chapeaux.

– Ça se voit que t’as pas l’habitude ! se moqua Jeanne lorsque cessa le travail.

– C’était aussi pénible au fond des caves, répliqua-t-elle. Tu n’y tiendrais pas à genoux dans le froid...

– Tout à l’heure, après le repas, je te frictionnerai avec de l’eau-de-vie, reprit Jeanne. Tu te sentiras mieux pour l’après-midi.

– Je croyais qu’à midi on mangeait dans la vigne...

– Pas le premier jour. À midi, on doit retourner au château pour l’offrande des raisins à monsieur le vicomte... Ça revient à la plus jeune coupeuse. Cette année, c’est moi...

La fierté brillait dans ses yeux.

Le régisseur l’aida à choisir les plus beaux raisins, à les disposer sur des feuilles de vigne dans un joli panier en osier doré.

– C’est ta mère qui avait eu cet honneur la première fois qu’elle a vendangé aux Pins, raconta-t-il à Alice. Il y a presque trente-cinq ans ! C’était au temps de monsieur Albert et de madame Elisabeth. Ils lui avaient donné un sou...

– Elle ne m’en a jamais parlé, s’étonna-t-elle.

– Tu lui demanderas...

Au loin, sonna l’angélus.

– En route ! répéta le régisseur. Monsieur n’aime pas attendre...

Jeanne plaça le panier en équilibre sur la tête qu'elle protégea d'un coussin, et s'engagea sur le chemin, suivie des vendangeurs.

Le vicomte, la vicomtesse et leur fille guettaient leur arrivée sur la plus haute marche du perron. Monsieur consultait sa montre en or, madame ouvrait son ombrelle pour s'abriter du soleil, la fillette bâillait. Alice remarqua leur élégance : costume de marin en coutil blanc pour la jeune héritière, robe blanche au col orné de dentelle et canotier à voilette pour sa mère.

Lorsque Jeanne s'agenouilla sur la seconde marche, une main accrochée au panier, le régisseur enleva son chapeau et annonça d'un ton solennel :

– Monsieur le vicomte, madame la vicomtesse, mademoiselle, voici les premiers raisins cueillis ce matin dans vos vignes ! Que la récolte soit bonne et vos affaires prospères !

Monsieur des Pins tendit la main et prit une belle grappe :

– Merci, merci, mes enfants !

Il mordit à pleines dents dans les grains noirs et luisants puis en détacha deux ou trois pour sa femme et sa fille.

– Vous avez bien travaillé, continua-t-il. Il ne manque plus que monsieur le curé pour bénir le moût et les chais...

– Il viendra ce soir, précisa le régisseur.

De la poche du gilet où pendait une chaîne en or, le vicomte tira une pièce qu'il donna à Jeanne.

– Relève-toi, ma fille. Tu as gagné l'étrenne !

Les joues empourprées par l'émotion, elle se releva, déposa le panier sur la dernière marche et empocha les cinq centimes sous les vivats des vendangeurs.

Alice imagina sa mère accomplissant le même geste déférent à l'égard du vieux vicomte, recevant la pièce grise et plate, remerciant et retournant dans le rang sous les applaudissements. Au domaine des Pins, aux caves de Roquefort, le temps semblait à jamais figé. Malgré les révoltes et les grèves, les patrons s'obstinaient à vivre comme avant. Changeraient-ils un jour ?

Peu à peu, Alice s'habitua aux longues journées passées dans les vignes sous le soleil, le vent, la pluie qui détrempait le sol, alourdissait le bas de sa jupe, collait des bourrelets de terre rouge à ses galoches. Une joyeuse ambiance lui permit de supporter les coups de soleil, les douleurs, les démangeaisons, les entailles aux doigts, les piquûres des moustiques, le bourdonnement des guêpes qui sortaient d'un trou de souche pour s'attaquer aux raisins. Un matin où elle avait oublié une grappe, les garçons l'écrasèrent sur ses joues et en barbouillèrent ses lèvres.

Le régisseur n'accordait aucun répit. De l'aube au crépuscule, les vendangeurs alimentaient le pressoir. À la tombée de la nuit, le visage cramoisi et brûlant, ivre de soufre et de vendange, chacun rentrait en traînant les pieds. Les plus jeunes titubaient de fatigue, somnolaient en marchant. Firmin se hissait sur le dos d'un cheval, Jeanne montait sur la charrette.

Alice aimait les derniers moments de la journée, l'air frais venu de la mer, les couleurs du ciel,

les feuilles de la vigne au vert flétri qui se teintait de rouille, l'eau de la pompe qui enlevait la crasse et la poussière, la soupe chaude de la tante Berthe. Elle aurait eu tort de se plaindre de sa cuisine. Grâce aux provisions de chacun et à la débrouillardise de Berthe, les gens du haut pays ne manquaient de rien à l'inverse des domestiques employés à l'année et nourris par la *ramonete*, qui ne mangeaient pas toujours à leur faim. Le soir, ils rôdaient près de la remise, échangeaient du vin contre un peu de fromage ou de saucisse, jouaient de l'harmonica, sifflaient des airs à la mode, bâtissaient avec les hommes du haut pays un monde sans *ramonet* ni vicomte. Berthe les tolérait mais, telle une matrone, ne quittait pas les filles de l'œil : elle leur interdisait de les suivre aux bals des fêtes alentour, de s'aventurer seules au-delà de la cour. Elle les protégeait du désir qui brillait dans les yeux, attisé par l'odeur des moûts fermentant dans les cuves, le vin et la chaleur.

Leur visite rompait la monotonie des fins de repas. Pendant une heure, tous oubliaient leurs soucis pour chanter avec eux. À la nuit noire, Berthe tapait dans ses mains et décrétait le couvre-feu. Sur son lit de paille sèche, une fois le silence retombé, Alice fredonnait *La Paimpolaise* ou des couplets de Bruant.

Les vendanges s'achevèrent un samedi, entre chien et loup ; les équipes travaillèrent d'arrache-pied pour ne pas revenir dans les vignes le lendemain. Malgré une lassitude qui transformait en automates les plus jeunes comme les plus aguerris, la satisfaction éclatait sur les visages.

Des hurlements de joie et des chansons à boire saluèrent le chargement de la dernière *comporte*.

Au retour, l'un des porteurs glissa à Alice :

– Tu nous accompagnes demain à la mer ?

– À la mer ? répéta-t-elle, incrédule.

Ses yeux s'illuminèrent.

– Mais oui ! insista-t-il. Elle n'est qu'à vingt-cinq kilomètres, à deux pas d'ici : le train jusqu'à Béziers, l'autobus jusqu'à Valras et hop ! on trempe les pieds dans l'eau ! Je parie que t'as jamais vu la mer... Tu vas pas manquer une occasion pareille. Après ce que tu t'es appuyée, tu peux te payer du bon temps. Personne ne te le reprochera...

Elle sourit puis se rembrunit.

– Ma tante ne voudra jamais.

– Penses-tu ! Elle ne refusera pas de te laisser partir la journée puisque Marguerite, Paulette et Louise viennent avec nous...

– Elles ont vingt-cinq ans !

– L'an dernier, ma sœur Lucette y est allée ; elle avait le même âge que toi. La Berthe n'a rien trouvé à redire.

– C'était ta sœur, observa Alice. Je suis sa nièce. Mon père l'a chargée de me surveiller...

– Elle sait que tu ne risques rien avec nous.

Comme Alice le présentait, la tante chercha mille raisons pour la priver de sortie.

– S'il t'arrive quelque chose, ton père sera furieux, ronchonna-t-elle. Avec ces garçons, je ne suis pas rassurée. Il ne faudrait pas que tu fêtes Quasimodo avant Pâques !

Tandis qu'Alice devenait écarlate, Victorin s'esclaffa.

– Marguerite ne la lâchera pas d'une semelle, promit-il.

– J'aimerais tant y aller, répéta Alice. On est si près... Mon père n'en saura rien si tu gardes le secret...

Elle finit par céder.

Heureuse de cette issue inespérée, Alice l'embrassa.

– Oh ! merci. J'en rêve depuis si longtemps.

– Tu dois une fière chandelle à Victorin, convint Berthe. Mais je reconnais que tu mérites la permission : t'as pas bronché une fois depuis le premier jour... Ton père se fait des idées...

Alice acquiesça d'un signe de tête puis ajouta à mi-voix :

– Tu voudrais bien m'avancer des sous pour demain ?

– Tu es partie les poches vides ? s'offusqua Berthe.

– Mon père ne m'a rien donné...

– Quel serre-ficelle !

Le soir, en cachette des enfants, Berthe lui prêta de l'argent.

– On fera nos comptes quand le régisseur nous aura payées...

Après la vaisselle, Alice papota avec les filles qui avaient vu la mer, les accabla de questions sur la couleur, le goût et les dangers de l'eau. Cette nuit-là, elle veilla longtemps par peur de manquer le train. À l'aube, elle courut la première à la pompe et se savonna énergiquement, la chemise dégrafée. Puis se parfuma. Au saut du lit, Marguerite lui avait prêté un

flacon, Fleur de Mai, ramené d'une maison de Paris par sa tante coiffeuse.

– Ne gaspille pas, avait-elle recommandé. Je n'ai que celui-là, je le fais durer depuis trois ans... Une goutte seulement...

Le flacon dégageait un parfum si enivrant qu'Alice désobéit, en prit deux : l'une qu'elle déposa à la naissance du cou, l'autre dans les plis de son mouchoir.

Elle passa ses habits du dimanche, rangés au fond d'une malle avec les vêtements des autres filles, puis aida Berthe à préparer les provisions de la journée avec ce qui restait dans le buffet.

À l'heure où le soleil pointait dans l'azur, ils se retrouvèrent sept à chanter sur le chemin de la gare : les trois porteurs et quatre des six coupeuses. À l'arrivée du train, Victorin les guida :

– Suivez-moi ; j'ai fait mon régiment à Béziers. Je sais où sont les autobus. Ils partent derrière les allées Paul-Riquet...

Bras dessus bras dessous, riant aux éclats comme si la rue leur appartenait, ils s'y précipitèrent. Le premier service était déjà parti depuis un bon moment. Il fallait attendre le départ du second prévu à onze heures.

– Ne revenez pas à moins cinq si vous voulez avoir une place ! prévint le guichetier. Avec ce soleil, il y aura du monde...

– On pourrait peut-être y aller à pied, suggéra l'un des porteurs.

– T'as pas assez marché dans les vignes ? rétorqua Victorin.

Les garçons s'attablèrent à la terrasse du café le plus proche ; les filles flânèrent devant les boutiques de chapeaux, gants, robes, jupes et lingerie fine. Comparant cet étalage de beaux tissus à sa tenue, Alice regretta le peu d'élégance de sa jupe de cotonnade, à fronces et rayée, de son corsage à carreaux et de son fichu d'indienne. Puis, à la réflexion, elle s'en moqua. Jamais elle ne s'était sentie aussi gaie, légère et libre qu'en ce matin. Elle ne voulait penser à rien d'autre qu'à la mer.

L'autobus pétaradait lorsque les filles revinrent en courant vers l'arrêt de la Compagnie des lignes automobiles du Midi.

– Heureusement qu'on a gardé des places ! s'écria Victorin.

D'autorité, les garçons s'étaient attribué les sept strapontins de la plate-forme arrière où l'absence de vitres aux fenêtres rendait le voyage pittoresque.

Pendant une heure, l'engin poussif se traîna le long de l'Orb sur la route de Valras. De temps à autre, il croisait des hommes à vélo qui pédalaient sans relâche, ruisselant sous leur canotier.

– Vas-y Garrigou ! hurlait Victorin. Allez Garrigou !

– Tu le connais ? coupa Alice.

– Pas du tout !

– Pourquoi tu l'appelles Garrigou ?

– Il a gagné le championnat de France l'an dernier. L'autobus les déposa à cinq cents mètres du rivage.

– Le premier arrivé aux chalets de la plage fera un *poutou* aux filles ! lança l'un des porteurs.

Ils filèrent comme des flèches.

Le soleil tapait aussi fort qu'en été. La peau moite de sueur, le chapeau collé aux cheveux, les jambes lasses, les filles prirent le temps de bavarder en marchant sous les pins.

Au fur et à mesure qu'elles avançaient vers la mer, une grande étendue d'eau se dessinait qui se fondait au loin avec le ciel, d'un bleu plus pâle. Bientôt Alice entendit le clapotis des vagues mêlé aux cris des baigneurs, aux piailllements plaintifs des oiseaux et au bruissement des aiguilles de pins. Elle respira l'air venu du large au goût de sel, de mystère, de voyage.

Derrière les chalets s'ouvraient la plage et la mer. Quand elles franchirent cette barrière, Alice s'arrêta net. Rivée au sable fin, face à l'immensité de l'eau que les rayons du soleil éclaboussaient de scintillements, sa tête tourna et s'alourdit. Elle passa une main sur son front, cligna des yeux pour mieux s'habituer à la lumière, réussit à décoller ses pieds et à enlever ses chaussures.

Galoches à la main, Alice se dirigea vers les vagues, fit couler du sable entre ses doigts, ramassa un coquillage, releva le bas de sa jupe, pataugea dans l'eau blanche d'écume avant de rejoindre les filles près des barques de pêcheur.

– T'es bien pâlotte ! s'exclama Marguerite.

Elle pleurait de joie.

3

À son retour à la ferme, le père compta et recompta l'argent des vendanges.

– On t'a pas donné grand-chose, reprocha-t-il à sa fille. T'aurais dû ramener davantage...

Pour ne pas éveiller ses soupçons, Alice répéta ce qu'elle avait entendu pendant les conversations des hommes à la vigne :

– Là-bas, tout le monde se plaint des cours du vin, du prix des terres, de la fraude, des taxes. Les barriques sont pleines, ils n'arrivent pas à vendre... Les domestiques sont mal payés...

– Les gros s'engraissent sur la couenne des pauvres bougres ! continua le père. Le vicomte n'est pas plus honnête que les autres.

– Pas si fort ! chuchota Justine. Tu vas réveiller le petit...

Léon dormait, affalé sur la table de la cuisine.

La discussion en resta là au grand soulagement d'Alice qui finit de ranger la vaisselle du souper.

Pendant que sa mère servait une infusion de tilleul, Grégoire mit l'argent à la poche du pantalon et se leva pour prendre, sur le manteau de la cheminée, une boîte de fer blanc où il entassait les papiers du percepteur et des caves de Roquefort. Il fouilla un moment dans les liasses, en sortit une lettre. Revenu s'asseoir en bout de table, il rapprocha la lampe à huile et déplia une feuille qu'il garda à la main.

– La tante de Millau m'a écrit, dit-il d'une voix calme qui surprit Alice. Elle a la bonne idée de s'occuper de toi. Elle ne pouvait pas mieux tomber ! La mère Graillon a craché quelques sous mais elle ne te veut plus parce que tu lui coûterais trop cher... J'avais pensé à l'usine de tissus mais elle n'embauchera que ta sœur pendant la morte-saison des Caves... À la Saint-Michel, toutes les places sont prises dans les fermes du pays. Tu n'auras pas le choix : ce sera la ganterie. C'est heureux que la tante Noémie ait trouvé à te caser. La maison Guibert te prend à partir de la Toussaint...

Cette nouvelle la combla.

– Je suis sûre que ça me plaira ! s'enflamma-t-elle.

– Vaudrait mieux sinon je t'envoie au couvent ! Il y a huit jours, j'ai fait répondre par monsieur Ravaille que tu acceptais... Pour la pension, tu t'entendras avec la tante.

À la lueur de la lampe, Alice relut la lettre jusqu'à en retenir chaque mot. Elle se mordit les doigts d'avoir pesté contre sa tante alors qu'elle avait déployé tant d'habileté pour lui être agréable et lui éviter les colères du père.

Le lendemain, Lucie rentra au Pas sous une pluie d'équinoxe, froide et fouettée par le marin*, les vêtements mouillés et crottés en dépit de sa cape de toile.

Elle tomba dans les bras d'Alice.

– Qu'est-ce que tu m'as manqué ! avoua-t-elle. J'en ai bavé, je ne pouvais pas me défendre... J'espère que tu vas rester cet hiver au pays...

– Viens te sécher ! Sinon tu attraperas la mort...

À son air embarrassé, Lucie comprit que sa sœur lui faussait à nouveau compagnie. Son visage s'assombrit.

Alice prépara un bol de vin chaud, raconta les vendanges et la vie qui l'attendait à Millau.

– Je suis contente pour toi, articula Lucie.

Ce soir-là et les suivants, dans le lit étroit qu'elles partageaient, les deux sœurs se confièrent leurs soucis, leur secrets. Alice parla de sa journée à la mer ; Lucie jura de ne rien dire.

Jusqu'à la Toussaint, Alice suivit les brebis dans leurs errances quotidiennes vers le Col. Les après-midi de beau temps, s'arrêtant sous un arbre ou cheminant au rythme du troupeau, elle lisait des romans empruntés à la bibliothèque de l'école, livres d'aventures et de voyages choisis par madame Ravaille. Ainsi les heures passées derrière les bêtes paraissaient-elles moins longues.

Quelques jours avant son départ, Justine lessiva le trousseau qu'elle confectionnait depuis l'automne des treize ans de sa fille.

* Marin : vent du sud venu de la mer, chargé d'humidité.